

leur calligraphie et offrent un très grand intérêt pour l'histoire de l'art persan. Le plus remarquable (ms. 1965 du supplément persan) est un petit volume contenant une partie de la version persane des fables de Bidpaï, copié au xii^e siècle et illustré d'une série de miniatures. C'est un des plus anciens spécimens connus de la peinture musulmane. Je n'insisterai pas plus longuement sur l'importance de ces manuscrits et l'intérêt de leur description par M. Blochet, dont la compétence est bien connue en tout ce qui touche la littérature ancienne de la Perse.

M. Henri Cordier lit une note sur l'orientaliste allemand Jules Klaproth, né à Berlin, en 1783, fils d'un chimiste distingué. Grâce à la protection du comte Jean Potocki, qui se fit accompagner par lui dans ses voyages en Asie, Klaproth put arriver à la situation d'académicien à Saint-Pétersbourg; aussi fut-on surpris de le voir quitter cette capitale pour venir s'installer à Paris en 1816, grâce à des subsides du roi de Prusse qui l'ont fait considérer comme un espion. On s'était demandé pourquoi Klaproth avait abandonné la Russie. La correspondance de l'illustre Silvestre de Sacy avec le comte Ouvarof de Moscou, conservée à la Bibliothèque de l'Institut, nous édifie à ce sujet; Klaproth fut obligé de quitter la Russie parce qu'il était un voleur: « Chargé, écrit Ouvarof, de faire graver des caractères chinois et muni à cet effet d'une somme d'argent assez considérable, il fut envoyé à Berlin et disparut, gardant l'argent et les manuscrits très précieux qu'il avait emportés avec lui.¹ »

M. Salomon Reinach étudie un texte d'Aristote, publié en 1857 seulement et resté, semble-t-il, inaperçu. Aristote se demande pourquoi l'on évite de bouillir la viande avant de la rôtir, alors qu'on la rôtit avant de la bouillir. Il indique que ce scrupule est peut-être motivé par quelque chose qui se dit dans les mystères. M. Reinach croit avoir reconnu à quoi le philosophe fait allusion. Des textes, postérieurs de plusieurs siècles à Aristote, racontent que le jeune dieu Zagreus, né de l'inceste de Jupiter avec sa fille Proserpine, était poursuivi par la haine de Junon. Celle-ci chargea les Titans de le tuer; ils le coupèrent

¹. Voir ci-après.

en sept morceaux, les firent bouillir et enfin rôtir à la broche avant de s'en repaître. Cette fable était racontée dans les mystères, où l'on enseignait aussi que le genre humain descendait de ces Titans déicides et que Zagreus avait été ressuscité par Jupiter pour prendre rang à côté de lui parmi les dieux. Si les écrivains classiques ne parlent pas de Zagreus, de sa mort et de sa résurrection, c'est que c'était là un enseignement donné sous le sceau du secret dans les mystères. Aristote y fait allusion sans insister; il nous apprend que les Grecs, pour ne ressembler en rien aux Titans, évitaient de bouillir la viande avant de la rôtir. La légende est donc très antérieure à l'époque où les auteurs se sont permis de la mentionner; elle jette un jour nouveau sur d'autres textes volontairement obscurs qui se rapportent aux mystères d'Eleusis et à l'orphisme.

COMMUNICATION

UN ORIENTALISTE ALLEMAND : JULES KLAPROTH,
PAR M. HENRI CORDIER, MEMBRE DE L'ACADEMIE.

Je voudrais aujourd'hui étudier quelques particularités de la vie d'un savant qui joua un rôle considérable dans le monde des Orientalistes dans la première moitié du xix^e siècle: travailleur infatigable, linguiste de grande valeur, mais personnage dont l'attitude a permis de le soupçonner de remplir à Paris le rôle d'agent secret de la Cour de Berlin¹.

Henri-Jules Klaproth, fils du remarquable chimiste Martin-Henri Klaproth, né à Berlin le 11 octobre 1783, destiné par son père aux sciences naturelles, fut dès sa

¹. Voir sa notice par R. Lindau dans la *Biographie Didot*.

jeunesse entraîné par une vocation irrésistible vers l'étude des langues orientales. Klaproth nous apprend lui-même qu'il commença l'étude du chinois en 1797 avec l'aide du *Museum sinicum*¹ de Bayer auquel il ajouta sans doute le peu qu'il put tirer, à la Bibliothèque royale de Berlin, du *Lexicon sinicum* inachevé et de la *Clavis sinica* de Christian Mentzel². Mais son père l'envoya cultiver les sciences à Halle d'où il alla en 1802 à Dresde où il reprit ses études chinoises. Dès 1800, il avait entrepris un gigantesque *Vocabularium Characteristico-Sino-Latinum ad Chrestomathiam Sinicam quem Gramaticae meae Sinicae subjunxi Henricus Julius Klaproth*, qui encombre de ses feuilles blanches la Bibliothèque de Berlin³. En 1800, alors à Berlin, il se mit en relation, par une lettre adressée le 8 septembre à Copenhague, avec un capitaine de l'armée danoise démissionnaire, Mourier, qui, avec son beau-père, était allé à Canton en 1770 refaire une fortune qu'il trouva d'ailleurs après quelques longues vicissitudes. Il rentra en Europe en 1785. Mourier nous dit lui-même : « Je n'ai pas appris la langue chinoise à fond, quoiqué je sois resté assez longtemps en Chine et que je parle aussi un peu le chinois », mais grâce au P. Juan Fernandez da Sylva, il traduisit quelques livres chinois et apprit « à parler assez bien le chinois dans le pur dialecte de Nan King »⁴. C'est en 1802 que Klaproth entreprit la publication à Weimar d'un recueil intitulé *Asiatisches Magazin* qui n'eut que quatre parties formant deux volumes. Deux ans plus tard, il était attaché

1. En tête de l'exemplaire personnel de Klaproth se trouvait cette note de sa main : « Le présent exemplaire du *Museum sinicum* de Bayer a été le premier faible secours que j'ai eu en 1797, époque du commencement de mes études chinoises. » (No. 737 du *Cat. des livres... de feu M. Klaproth*. Paris, 1839, in-8°.)

2. Voir Henri Connun, *Bibliotheca Sinica*, col. 1634-5.

3. Voir *Bibl. Sinica*, col. 1635.

4. J'ai publié et traduit une partie des dix-neuf lettres adressées en allemand par Mourier à Klaproth, de Copenhague, de 1800 à 1804, dans les *Mélanges Charles de Harlez*, pp. 239-250.

par le comte Jean Potocki à la mission qui lui était confiée lors de l'ambassade en Chine du comte Golovkin (1805) et il fut nommé par l'Académie des Sciences adjoint pour les langues orientales et la littérature asiatique. Klaproth raconte lui-même dans quelles conditions il fit la connaissance du comte Jean Potocki :

« Après le partage définitif de la Pologne, le comte J. Potocki devint sujet russe, et entra au service de cette puissance, avide de s'attacher les personnages les plus marquans du pays qu'elle s'était approprié. A l'époque de l'ambassade que l'empereur Alexandre envoya en 1805 en Chine, le comte J. Potocki fut nommé chef du corps de savans qui accompagna cette légation. Ce fut alors que j'eus l'honneur de faire sa connaissance particulière, et le plaisir de voyager avec lui depuis Kazan jusqu'à Kiakhta sur la frontière de l'empire de la Chine. Il aurait été impossible de faire un choix plus heureux pour remplir un emploi aussi éminent ; les vastes connaissances du Comte et son zèle pour le progrès des sciences l'en rendaient digne. Malheureusement des circonstances assez connues firent échouer l'ambassade du comte Golovkin, et au lieu de pénétrer dans la capitale du Céleste Empire, elle fut renvoyée avec dédain du camp du vice-roi de Mongolie. Cet événement était d'autant plus imprévu que tout paraissait présager un succès heureux à une expédition si importante.

« Quelques années auparavant, j'avais vu le comte Potocki à Berlin. Comme il savait que je m'occupais de l'étude du chinois et d'autres langues d'Asie, pour me guider dans mes études historiques, il contribua beaucoup à me faire appeler à Saint-Pétersbourg en 1804. Depuis, il m'a toujours honoré de son amitié et de sa bienveillante protection. Je lui dois principalement la direction que j'ai donnée à mes travaux, et l'idée de les poursuivre à Paris, ville qu'il regardait avec raison comme celle que doit

habiter de préférence l'homme que ses occupations obligent à consulter de riches bibliothèques et des collections de tout genre^{1.} »

Klaproth se montra toute sa vie reconnaissant au comte Jean Potocki des bontés qu'il avait eues pour lui ; longtemps après la mort du comte, le 12 décembre 1816, à Oladowska, à l'âge de cinquante-cinq ans, Klaproth publia à Paris, chez Merlin (1829), le récit des voyages de son ancien protecteur^{2.} Rien que de louable dans tout ceci. Klaproth avait été moins heureux quelques années auparavant lorsqu'il avait désiré honorer la mémoire du comte Jean Potocki en voulant donner son nom à un archipel d'Asie qu'il n'avait jamais visité, mais que lui, Klaproth, avait découvert de la manière suivante :

« Je consultai les originaux chinois et mandchous des cartes levées par ordre de l'Empereur Khang-hy, et j'y trouvai non seulement la pointe du Liao Toung autrement représentée que dans les cartes de d'Anville ; mais elles me firent voir aussi qu'au sud de la côte méridionale de cette province se trouve un groupe de dix-huit îles, qui ne sont indiquées sur aucune de nos cartes, et que les Anglais n'ont pas découvertes en 1816, puisqu'ils sont toujours restés à plus d'un degré trop au sud pour apercevoir ce nouvel archipel.

« Il m'est donc permis de dire, sans trop de vanité, que je suis le premier Européen qui ait découvert ces îles, quoique renfermé dans mon cabinet et sans m'être exposé aux fureurs des ouragans et des typhons si fréquents dans les mers de Chine. Comme ces îles ne portent pas un nom

1. *Voyage dans les steppes d'Astrakhan.*

2. *Voyage dans les steppes d'Astrakhan et du Caucase. Histoire primitive des peuples qui ont habité anciennement ces contrées. Nouveau Péripole du Pont-Euxin.* Par le comte Jean Potocki. Ouvrages publiés et accompagnés de notes et de tables par M. Klaproth... Avec 7 planches et 2 cartes. Paris, Merlin, 1829, 2 vol. in-8°. — Dédié à M. le Docteur S. H. Spiker, bibliothécaire de S. M. le Roi de Prusse.

général sur les cartes chinoises, je leur ai donné celui de *jeu comte Jean Potocki*, que j'ai eu l'honneur d'accompagner pendant le voyage de l'ambassade russe destinée pour la Chine.

« En 1805, ce fut lui qui, le premier, conçut le plan de mon voyage au Caucase, et il rédigea en partie les instructions qui me furent remises^{1.} »

Un Chinois qui, du fond d'une province du Céleste Empire, découvrirait les îles normandes de la Manche et les baptiserait du nom d'un de ses compatriotes qui lui aurait rendu quelque service ne serait pas plus ridicule que ne l'a été Klaproth. L'archipel qu'il place sous le vocable de Jean Potocki, connu des géographes et même des diplomates, s'étend de Port-Arthur à l'embouchure du Ya lou kiang ; personne n'a d'ailleurs adopté la proposition de Klaproth.

Le voyage que fit Klaproth avec le comte Jean Potocki lui permit de recueillir une quantité de matériaux qui lui furent fort utiles plus tard pour la rédaction de son *Asia Polyglotta*² qui, malgré des contradictions et des absurdités, témoigne d'un vaste savoir. Pendant un séjour de dix mois à Irkoutsk, il avait acheté des livres chinois, mandchous, mongols et japonais ; grâce à un officier de marine du Japon, naufragé sur les côtes de Sibérie, il put composer un vocabulaire japonais. Rentré à Saint-Pétersbourg, nommé le 11 mars 1807 académicien extraordinaire, il est envoyé le 15 septembre 1807 au Caucase dont il étudie les langues, mais rappelé à Saint-Pétersbourg, il y arrive le 11 janvier 1809 et publie en 1810 un volume

1. *Notice sur l'archipel de Jean Potocki situé dans la partie septentrionale de la Mer Jaune.* Par Jules Klaproth. Avec une carte. Paris, J.-M. Eberhardt, 1820, in-4°, pp. 8, carte.

2. *Asia Polyglotta*, von Julius Klaproth. Paris, Gedruckt bei J. M. Eberhardt, 1823, in-4°, pp. xv-144-8.

de ses recherches¹. Un de ses biographes nous raconte ainsi la suite de sa carrière : « A la demande du prince Czartoryski, curateur de l'Université de Vilna, il traça le plan d'une école spéciale de langues asiatiques pour cette université. Il venait d'y être nommé professeur, et se disposait à partir, lorsqu'il fut retenu par le ministre de l'Instruction publique, qui le chargea de rédiger le catalogue des livres et manuscrits chinois et mandchous de la bibliothèque de l'Académie. Il fut envoyé à Berlin à la fin de 1810, pour diriger la gravure des caractères chinois nécessaires à la publication de cet ouvrage. En quatorze mois tout fut terminé. Les prétentions de M. Klaproth n'étaient pas diminuées par les nouveaux services qu'il venait de rendre. Il devenait plus pressant, et se croyant autorisé à regarder un refus comme une injustice, il ne revint pas à Saint-Pétersbourg. Le congé qu'il sollicita en 1812 se fit très longtemps attendre ; en l'obtenant il perdit les titres de noblesse qui lui avaient été conférés et quelques titres académiques². »

On pouvait s'étonner qu'un homme étranger, accueilli avec honneur, nommé académicien, anobli, pensionné, ait abandonné si facilement une capitale où il semblait qu'une glorieuse carrière lui fût assurée pour chercher une nouvelle position au loin à Paris. Sa manière de faire l'avait rendu suspect à l'esprit clairvoyant de SILVESTRE DE SACY qui écrivit à Saint-Pétersbourg à Ouvarov pour éclaircir les doutes qu'il avait de la correction de Klaproth.

« Paris, 1^{er} février 1817³.

« ... Je dois, Monsieur, vous avoir déjà parlé de M. RÉMUSAT, aujourd'hui membre de l'Académie des

1. *Archiv für Asiatische Litteratur*, gr. in-4°.

2. Lareaudière, *Nouv. Annales des Voyages*, 1835, IV, pp. 10-11.

3. Je dois la connaissance de ces lettres, conservées à la Bibliothèque de l'Institut, à M. H. Dehérain, bibliothécaire.

Belles-Lettres, professeur de Chinois et de Tartare-Mandchou au Collège royal. Il m'a chargé de vous présenter un exemplaire d'un petit ouvrage qu'il a traduit du chinois et publié, et une planche des clefs chinoises, imprimée par le procédé lithographique. M. Rémusat s'occupe aussi des idiomes Mongol et Tibétain, et le plus grand bonheur que je pourrois lui procurer par votre canal, ce seroit de le mettre en correspondance avec quelqu'un de vos interprètes, résidant sur la frontière chinoise, ou parmi les Calmouques. Un dictionnaire mongol est l'objet de ses vœux les plus ardents. Votre zèle pour le progrès de ces sciences orientales me fait espérer que vous mettrez quelque prix à seconder son ardeur, jointe à un excellent esprit et à un rare talent.

« A ce propos, je dois vous parler d'un homme qui ne manque assurément ni de talens, ni de connaissances acquises, mais dont la moralité, et les principes me sont extrêmement suspects. Je veux parler de M. Jules de Klaproth. Il y avoit long-temps que j'étois en correspondance avec lui, avant de faire sa connoissance personnelle. En 1813, tandis que Buonap. étoit à Dresde, il sollicita un emploi à Paris, et m'en fit part. En 1814, après notre heureuse restauration, il écrivit au Duc de Bassano pour lui témoigner son admiration pour le colosse renversé, et le projet qu'il avoit formé d'aller lui offrir ses services. Il se rendit en effet à l'isle d'Elbe en 1815. La même année, il venoit de Florence à Paris, quand son idole fut encore renversée. Il y fit d'abord société avec moi, M. Rémusat, etc., fit imprimer des pamphlets grossiers contre M. Langlès, puis se lia d'amitié avec lui, quitta Paris sans rendre rien des livres et objets précieux qu'il avait empruntés à des particuliers ou à des établissements publics, et disparut, laissant le tout à la garde d'une femme de mauvaise vie. On fut obligé de reprendre le tout par la voie de la police. Aujourd'hui il est revenu plus impudent

que jamais, avoué par le gouvernement Prussien, recommandé par l'Ambassadeur, et disposant d'une somme considérable (70.000 fr.), dit-on, pour faire imprimer divers ouvrages. Sa présence ici m'inquiète, ainsi que beaucoup de gens bien intentionnés. Quand je réfléchis sur toute sa conduite, j'ai peine à me défendre du soupçon qu'il a toujours été employé comme espion, et espion dangereux. Il m'est revenu de plusieurs parts qu'il avait été chassé de Pétersbourg, et rayé de l'Académie. Je me trois beaucoup de prix à savoir ce qui en est. Car enfin sans l'honneur et la probité, je ne fais aucun cas des talents. Vous nous rendriez un service important, en nous éclairant sur ce point-là, et vous pouvez être assuré que je ne vous compromettrai en aucune manière. »

Le comte Serge Semenovich OUVAROV, né à Moscou le 25 août 1785, Président de l'Académie impériale des Sciences en 1818, devint Ministre de l'instruction publique en 1833 ; en 1846, il fut créé comte : le 7 janvier 1820, il fut élu associé étranger de l'Académie des inscriptions et belles-lettres ; il est mort à Moscou le 16 septembre 1855 ; c'était donc un homme occupant une place considérable dans le monde scientifique ; voici ce qu'il répondit à Sacy le 14/26 mars 1817 :

« Saint-Pétersbourg, ce 14/26 Mars 1817. »

... « Chargés vous, je vous prie, de mes remerciemens pour Mr. de Remusat, en lui remettant le Dictionnaire Mongol-Allemand ci-joint. Ce Ms. m'a été envoyé de Sibérie et je prie M. Remusat de le garder tant qu'il en aura besoin & d'en faire tirer copie s'il le croit digne de son attention. Assurés le, je vous prie, que je serai toujours charmé de me trouver en relation avec lui.

1. Lettre du comte Ouvarov, curateur de l'Instruction publique dans l'arrondissement de Saint-Pétersbourg ; à Silvestre de Sacy ; reçue 27 juillet ; répondue 3 août 1817. L. a. s., Bibl. de l'Institut. No. 407.

« Il y a quelque tems qu'interrogé par M. Langlès sur le compte de M. Klaproth, je répondis que sa conduite en Russie avait été singulièrement honteuse ; que chargé du soin de faire graver des caractères chinois et muni à cet effet d'une somme d'argent assés considérable, il fut envoyé à Berlin & disparut gardant l'argent & les manuscrits très précieux qu'il avait emportés avec lui. Les égards dus à son respectable père empêchèrent en partie de sévir publiquement contre lui : quoiqu'il ait été déjà alors rayé de la liste des Académiciens. Actuellement j'ai tout lieu de croire que le Gouvernement ne tardera pas à faire connaître à l'Europe la honte de M. Kl. & le juste châtiment qu'il s'est attiré. Les honnêtes gens ne peuvent être que du même avis sur la conduite & les principes de M. Kl. Il est incroyable que le gouvernement prussien, averti comme il l'était, ait pu accorder la moindre confiance à un homme de cette espèce. Je vous avoue que séduit par ses talents autant que par ma propre passion pour la littérature, j'ai été du nombre de ceux qui, en Russie, lui ont témoigné le plus d'intérêt & c'est un reproche que je me fais souvent. Il est triste de penser que des connaissances & des moyens ne mettent pas à l'abri des bassesses du cœur. »

Dans un post-scriptum à cette lettre, Ouvarov écrit : « Il ne faut pas oublier parmi les torts les plus graves du Sr. Klaproth celui d'avoir écrit à l'Académie une lettre digne d'un crocheteur ivre. »

Sacy remercia Ouvarov par la lettre suivante :

« Paris, 4 Août 1817.

Monsieur,

« J'ai reçu en même temps, par S. Exc. M. le G^{al}. Pozzo di Borgo, vos deux lettres des 14/26 Mars et 15/27 Mai de cette année, et mon premier soin doit être de vous remer-

1. Lettre de Sacy à Ouvarov, Paris, 4 août 1817.

cier de l'obligeante prévenance avec laquelle vous avez accueilli ma recommandation en faveur de M. Rémusat. Vous pouvez être assuré que le Dictionnaire Mongol entre ses mains, est une mine bien placée, et qu'elle ne restera point enfouie dans la terre et sans porter intérêt ; il vous en remercie lui-même par une lettre que je joindrai à la mienne, et il vous fait hommage de deux brochures qui seront jointes à celles que je vous envoie.

« Je vous remercie, Monsieur, des renseignemens que vous avez eu la complaisance de me communiquer sur M. Klaproth. Il est bien étrange, sans doute, que le gouvernement prussien accorde quelque confiance à un homme déshonoré à ce point. Cependant M. Schuckmann, ayant été instruit par une lettre que j'avais écrite confidentiellement à M. Ideler à Berlin, et qu'on lui a fait voir, de l'opinion que j'avais de M. Klaproth, a fait prendre à ce sujet des informations à Paris. Mais j'ai tout lieu de croire que MM. les Conservateurs de la Bibliothèque du Roi ne voulant pas se compromettre et s'attirer des reproches sur leur imprudente confiance, auront répondu que M. Klaproth leur a tout restitué. Ce qu'il y a de sûr, c'est que M. Langlès contre lequel il a imprimé des injures atroces, lui témoigne encore aujourd'hui beaucoup de confiance, et ne lui refuse rien. Pour moi qui ne crains point sa langue, et ne me fie pas à ses mains, je l'ai tout à fait écarté de chez moi. On m'a assuré qu'il a vendu à Berlin à M. de Diez un manuscrit de l'histoire généalogique des Tartares d'Abou'l Gazi. Ne seroit-ce point l'exemplaire de la Bibliothèque impériale de Pétersbourg, dont a parlé Schloezer, dans ses *Kritisch-historische Nebenstunden*? M. Klaproth coloře les spoliations dont il s'est rendu coupable, en disant qu'on l'avait autorisé à prendre tous les doublets de la Bibliothèque Impériale, et il se vante de n'avoir pas choisi les moins bons. Il y a ici quelques

yeux ouverts sur sa conduite, mais malheureusement ce ne sont pas ceux qui devraient l'être le plus. »

On a vu plus haut que Klaproth avait emprunté à Paris des livres qu'on fut obligé de reprendre par l'intermédiaire de la police ; étant donnés les antécédents du personnage, on peut penser à lui en constatant la disparition de la Bibliothèque royale de deux cahiers du manuscrit de la *Notitia Linguae Sinicae* du P. de Prémare ; on sait que ce missionnaire, l'un des plus remarquables de la mission française de Peking, avait sous ce titre composé une grammaire chinoise formant cinq volumes in-4° écrits sur papier de Chine qu'il envoya en 1728 à Fourmont l'afné, que celui-ci s'empressa de déposer à la Bibliothèque du Roi le 11 février 1730 ; lorsqu'Abel Rémusat retrouva le manuscrit, il ne restait que trois cahiers qui ont été reliés en 1825¹ et qui ont été seuls imprimés à Malacca en 1831 par les soins de l'Anglo-Chinese College et aux frais de Lord Kingsborough. Que sont devenus les deux autres cahiers qui ont été envoyés par Prémare, qui ont été vus par Fourmont, mais qui n'ont pas été vus par Rémusat? Stanislas Julien avait méchamment insinué que les deux cahiers avaient été soustraits par Abel Rémusat, ce qui est faux ; peut-être aurait-il pu chercher du côté de Klaproth qui connaissait la valeur de l'ouvrage, car il possédait une copie de ces deux cahiers, copie qui a été vendue après sa mort avec ses autres livres pour 100 francs et qui est passée au Musée britannique, Add. Ms. 11707 ; j'ai donné un facsimilé de la première page de cette copie qui renferme un traité inédit : *De Sinica urbanitate inter loquendum*².

Enfin, pourachever de peindre le personnage, disons que plus tard il a été accusé d'avoir fabriqué de fausses cartes

1. Cf. *Nouv. Mél. As.*, II, pp. 272-3.

2. Cf. *Bibliotheca Sinica*, col. 1664-9. — *Fragments d'une histoire des études chinoises au XVIII^e siècle*, 1895.

de l'Asie centrale. Il partage avec Étienne QUATREMÈRE la peu enviable gloire d'avoir été un des détracteurs de CHAMPOILLION LE JEUNE. « On ne peut être qu'extrêmement surpris de la hardiesse avec laquelle, écrit-il, M. Champollion veut faire accroire qu'il lit, qu'il comprend et qu'il peut traduire les papyrus et la partie démotique de l'inscription de Rosette^{1.} »

Ce que ni la Russie, ni Napoléon n'avaient fait pour lui, Klaproth l'obtint du gouvernement prussien dès 1816 : « Dès cette époque, la protection du gouvernement prussien vint le soutenir dans ses travaux. M. Guillaume de Humboldt, signataire de la paix de Paris, l'un des hommes d'état comme l'un des savants les plus distingués de son époque, proposa à son gouvernement d'attacher M. Klaproth à la légation prussienne de Constantinople, avec mission d'explorer l'Asie mineure et de faire quelques excursions dans le pays des Kourdes. M. Klaproth préféra le séjour de Paris au sol classique de l'Asie mineure, et le voisinage de la Bibliothèque royale aux pays des Kourdes. Ce refus n'arrêta pas la bienveillance de M. Guillaume de Humboldt pour M. Klaproth ; il lui obtint une pension du roi de Prusse et 80.000 francs destinés à la publication d'ouvrages relatifs à l'histoire et à la géographie de l'Asie^{2.} »

Je laisse le lecteur juger si les soupçons de Silvestre de Sacy n'avaient pas une base assez solide.

1. P. 39 de la *Collection d'Antiquités égyptiennes* recueillies par M. le Chevalier de Palin. Paris, 1829, in-fol.

2. Larenaudière, *Nouvelles Annales des Voyages*, 1835, IV, p. 12, note.

LIVRES OFFERTS

M. Antoine THOMAS présente les deux nouvelles traductions suivantes de l'opuscule *France* de M. Kr. Nyrop, correspondant étranger de l'Académie :

France, translated from the Danish by C. A. Bang & A. G. Charler (London, W. Heinemann, [1917]) ;

Frakkland, Þýtt hefur Guðm. Guðmundsson (Reykjavik, Fjelagsprentsmidjan, MCMXVII).

SÉANCE DU 31 AOUT

PRÉSIDENCE DE M. ANTOINE THOMAS.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

LE SECRÉTAIRE PERPÉTUEL donne lecture d'une lettre de M^e Delarue, notaire à Paris, qui informe l'Académie d'un legs fait en sa faveur par M. Alfred Dutens et annonce l'envoi prochain d'un extrait du testament de M. Dutens.

M. THOMAS discute et réfute une opinion récemment émise au sujet du nom de l'Aude et du nom d'un de ses affluents, la Cesse. D'après cette opinion, il n'y aurait aucun rapport de filiation entre l'ancien nom indigène *Atax* et le nom actuel *Aude* : seul le nom actuel *Cesse* se rattacherait à *Atace*, cas oblique d'*Atax*, la Cesse ayant été considérée comme la vraie tête de l'Aude, et le cours supérieur du fleuve désigné sous le nom d'*alterum*

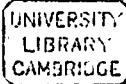
ACADEMIE
DES
INSCRIPTIONS & BELLES-LETTRES

COMPTES RENDUS

DES

SÉANCES DE L'ANNÉE

1917



PARIS

AUGUSTE PICARD, ÉDITEUR

LIBRAIRIE DES ARCHIVES NATIONALES ET DE LA SOCIÉTÉ DE L'ÉCOLE DES CHARTES

82, RUE BONAPARTE, 82

M D CCCC XVII

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.